

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2018

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

SÉRIES ES - S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des dictionnaires est interdit.

Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude : le personnage de roman, du XVII^e siècle à nos jours.

Le sujet comprend :

Texte A : Honoré de BALZAC, *Le Colonel Chabert*, extrait (1832).

Texte B : Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon*, chapitre V, extrait (1871).

Texte C : Jean-Paul SARTRE, *Le Mur*, « La Chambre », extrait (1939).

Texte A : Honoré de BALZAC, *Le Colonel Chabert*, extrait (1832).

Le colonel Hyacinthe Chabert, déclaré mort par erreur à la bataille d'Eylau, a contacté l'avoué Derville pour retrouver son rang et ses droits. Sa femme Rose, désormais remariée au comte Ferraud, le rejette et n'entend pas lui restituer ses biens. Le colonel refuse toute transaction avec elle et disparaît. Quelques années plus tard, l'avoué Derville retrouve le colonel.

En 1840, vers la fin du mois de juin, Godeschal, alors avoué, allait à Ris, en compagnie de Derville son prédécesseur. Lorsqu'ils parvinrent à l'avenue qui conduit de la grande route à Bicêtre¹, ils aperçurent sous un des ormes du chemin un de ces vieux pauvres chenus² et cassés qui ont obtenu le bâton de maréchal³ des mendiants en vivant à Bicêtre comme les femmes indigentes vivent à la Salpêtrière⁴. Cet homme, l'un des deux mille malheureux logés dans l'*Hospice de la Vieillesse*, était assis sur une borne et paraissait concentrer toute son intelligence dans une opération bien connue des invalides, et qui consiste à faire sécher au soleil le tabac de leurs mouchoirs, pour éviter de les blanchir, peut-être. Ce vieillard avait une physionomie attachante. Il était vêtu de cette robe de drap rougeâtre que l'Hospice accorde à ses hôtes, espèce de livrée⁵ horrible.

« Tenez, Derville, dit Godeschal à son compagnon de voyage, voyez donc ce vieux. Ne ressemble-t-il pas à ces grotesques qui nous viennent d'Allemagne⁶ ? Et cela vit, et cela est heureux peut-être ! »

Derville prit son lorgnon, regarda le pauvre, laissa échapper un mouvement de surprise et dit :

« Ce vieux-là, mon cher, est tout un poème, ou, comme disent les romantiques, un drame. As-tu rencontré quelquefois la comtesse Ferraud ?

— Oui, c'est une femme d'esprit et très agréable ; mais un peu trop dévote, dit Godeschal.

— Ce vieux bicêtrien est son mari légitime, le comte Chabert, l'ancien colonel ; elle l'aura sans doute fait placer là. S'il est dans cet hospice au lieu d'habiter un hôtel, c'est uniquement pour avoir rappelé à la jolie comtesse Ferraud qu'il l'avait prise, comme un fiacre, sur la place⁷. Je me souviens encore du regard de tigre qu'elle lui jeta dans ce moment-là. »

Ce début ayant excité la curiosité de Godeschal, Derville lui raconta l'histoire qui précède⁸. Deux jours après, le lundi matin, en revenant à Paris, les deux amis jetèrent un coup d'œil sur Bicêtre, et Derville proposa d'aller voir le colonel Chabert. A moitié chemin de l'avenue, les deux amis trouvèrent assis sur la souche d'un arbre abattu le vieillard qui tenait à la main un bâton et s'amusait à tracer des raies sur le sable. En le regardant attentivement, ils s'aperçurent qu'il venait de déjeuner autre part qu'à l'établissement.

¹ Bicêtre : lieu près de Paris, où était établi un asile d'aliénés.

² Chenu : aux cheveux blancs.

³ Obtenir le bâton de maréchal : arriver au plus haut grade.

⁴ La Salpêtrière : hospice accueillant des femmes indigentes, c'est-à-dire des pauvres.

⁵ Livrée : costume de domestique.

⁶ Ces grotesques d'Allemagne : allusion aux personnages fantastiques des contes d'Hoffmann.

⁷ Derville rappelle ainsi que la comtesse a acquis son rang grâce à son mariage avec Chabert.

⁸ L'auteur fait référence à l'histoire qui constitue l'ensemble du livre.

« Bonjour, colonel Chabert, lui dit Derville.

35 — Pas Chabert ! pas Chabert ! je me nomme Hyacinthe, répondit le vieillard. Je ne suis plus un homme, je suis le numéro 164, septième salle, ajouta-t-il en regardant Derville avec une anxiété peureuse, avec une crainte de vieillard et d'enfant. Vous allez voir le condamné à mort ? dit-il après un moment de silence. Il n'est pas marié, lui ! Il est bien heureux.

40 — Pauvre homme, dit Godeschal. Voulez-vous de l'argent pour acheter du tabac ? »

Avec toute la naïveté d'un gamin de Paris, le colonel tendit avidement la main à chacun des deux inconnus, qui lui donnèrent une pièce de vingt francs ; il les remercia par un regard stupide, en disant : « Braves troupiers⁹ ! » Il se mit au port d'armes, feignit de les coucher en joue, et s'écria en souriant : « Feu des deux pièces ! vive
45 Napoléon ! » Et il décrivit en l'air avec sa canne une arabesque imaginaire.

⁹ Troupiers : simples soldats.

Texte B : Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon*, chapitre V, extrait (1871).

Adélaïde Fouque vit sa vieillesse aux côtés de son petit-fils Silvère, qui la surnomme affectueusement « Tante Dide ». Elle est souvent victime de terribles crises nerveuses. Dans sa jeunesse, elle vécut une passion avec son voisin Macquart avant que celui-ci ne meure tué par un douanier. Un matin, Tante Dide surprend sa jeune voisine qui emprunte la porte reliant les deux domaines contigus pour retrouver en secret Silvère, dont elle est amoureuse. Or, cette entrée fut jadis créée par Macquart pour rendre visite à Adélaïde. La découverte de l'amour secret entre ces deux jeunes gens ravive donc, dans l'esprit troublé de la grand-mère, le souvenir douloureux de la mort de Macquart.

Le soir, tante Dide eut une de ces crises nerveuses qui la secouaient encore de loin en loin. Pendant ces attaques, elle parlait souvent à voix haute, sans suite, comme dans un cauchemar. Ce soir-là, Silvère, qui la maintenait sur son lit, navré d'une pitié poignante pour ce pauvre corps tordu, l'entendit prononcer en haletant les mots de
5 douanier, de coup de feu, de meurtre. Et elle se débattait, elle demandait grâce, elle rêvait de vengeance. Quand la crise toucha à sa fin, elle eut, comme il arrivait toujours, une épouvante singulière, un frisson d'effroi qui faisait claquer ses dents. Elle se soulevait à moitié, elle regardait avec un étonnement hagard¹ dans les coins de la
10 pièce, puis se laissait retomber sur l'oreiller en poussant de longs soupirs. Sans doute elle était prise d'hallucination. Alors elle attira Silvère sur sa poitrine, elle parut commencer à le reconnaître, tout en le confondant par instants avec une autre personne.

« Ils sont là, bégaya-t-elle. Vois-tu, ils vont te prendre, ils te tueront encore... Je ne veux pas... Renvoie-les, dis-leur que je ne veux pas, qu'ils me font mal, à fixer ainsi
15 leurs regards sur moi... »

Et elle se tourna vers la ruelle, pour ne plus voir les gens dont elle parlait. Au bout d'un silence :

« Tu es auprès de moi, n'est-ce pas, mon enfant ? continua-t-elle. Il ne faut pas me quitter... J'ai cru que j'allais mourir, tout à l'heure... Nous avons eu tort de percer le
20 mur. Depuis ce jour, j'ai souffert. Je savais bien que cette porte nous porterait encore malheur... Ah ! les chers innocents, que de larmes ! On les tuera, eux aussi, à coups de fusil, comme des chiens. »

Elle retombait dans son état de catalepsie², elle ne savait même plus que Silvère était là. Brusquement elle se redressa, elle regarda au pied de son lit, avec une horrible
25 expression de terreur.

« Pourquoi ne les as-tu pas renvoyés ? cria-t-elle en cachant sa tête blanchie dans le sein du jeune homme. Ils sont toujours là. Celui qui a le fusil me fait signe qu'il va tirer... »

Peu après, elle s'endormit du sommeil lourd qui terminait les crises. Le
30 lendemain, elle parut avoir tout oublié.

¹ Hagard : qui a une expression égarée, perdue.

² Catalepsie : suspension complète du mouvement volontaire des muscles, paralysie.

Texte C : Jean-Paul SARTRE, *Le Mur*, « La Chambre », extrait (1939).

La nouvelle « La Chambre » raconte l'expérience d'un couple : Pierre vit dans un monde délirant, parle aux objets et attend avec crainte le moment où des statues volantes apparaîtront dans sa chambre ; enfermée avec lui, sa femme Ève s'efforce de le suivre dans sa folie.

Il se tut ; et Ève sut que les statues venaient d'entrer dans la chambre. Il se tenait tout raide, pâle et méprisant. Ève se raidit aussi et tous deux attendirent en silence. Quelqu'un marchait dans le corridor : c'était Marie, la femme de ménage, elle venait sans doute d'arriver. Elle pensa : « Il faudra que je lui donne de l'argent pour le gaz. »

5 Et puis les statues se mirent à voler ; elles passaient entre Ève et Pierre.

Pierre fit « Han » et se blottit dans le fauteuil en ramenant ses jambes sous lui. Il détournait la tête ; de temps à autre, il ricanait mais des gouttes de sueur perlaient à son front. Ève ne put supporter la vue de cette joue pâle, de cette bouche qu'une moue tremblante déformait : elle ferma les yeux. Des fils dorés se mirent à danser sur le fond rouge de ses paupières ; elle se sentait vieille et pesante. Pas très loin d'elle, Pierre soufflait bruyamment. « Elles volent, elles bourdonnent ; elles se penchent sur lui... » Elle sentit un chatouillement léger, une gêne à l'épaule et au flanc droit. Instinctivement, son corps s'inclina vers la gauche comme pour éviter un contact désagréable, comme pour laisser passer un objet lourd et maladroit. Soudain, le plancher craqua, et elle eut

15 une envie folle d'ouvrir les yeux, de regarder sur sa droite en balayant l'air de sa main. Elle n'en fit rien ; elle garda les yeux clos, et une joie âcre la fit frissonner : « *Moi aussi j'ai peur* », pensa-t-elle. Toute sa vie s'était réfugiée dans son côté droit. Elle se pencha vers Pierre, sans ouvrir les yeux. Il lui suffirait d'un tout petit effort et, pour la première fois, elle entrerait dans ce monde tragique. « J'ai peur des statues », pensa-t-elle. C'était une affirmation violente et aveugle, une incantation : de toutes ses forces, elle voulait croire à leur présence ; l'angoisse qui paralysait son côté droit, elle essayait d'en faire un sens nouveau, un toucher. Dans son bras, dans son flanc et son épaule, elle *sentait* leur passage.

Les statues volaient bas et doucement ; elles bourdonnaient. Ève savait qu'elles

25 avaient l'air malicieux et que des cils sortaient de la pierre autour de leurs yeux ; mais elle se les représentait mal. Elle savait aussi qu'elles n'étaient pas encore tout à fait vivantes, mais que des plaques de chair, des écailles tièdes, apparaissaient sur leurs grands corps ; au bout de leurs doigts, la pierre pelait, et leurs paumes les démangeaient. Ève ne pouvait pas *voir* tout cela : elle pensait simplement que

30 d'énormes femmes glissaient tout contre elle, solennelles et grotesques, avec un air humain et l'entêtement compact de la pierre. « Elles se penchent sur Pierre. » Ève faisait un effort si violent que ses mains se mirent à trembler. « Elles se penchaient vers moi... » Un cri horrible la glaça tout à coup. « Elles l'ont touché. » Elle ouvrit les yeux : Pierre avait la tête dans ses mains, il haletait. Ève se sentit épuisée : « Un jeu, pensa-t-elle avec remords ; ce n'était qu'un jeu, pas un instant je n'y ai cru sincèrement. Et pendant ce temps-là, il souffrait pour de vrai. »

35

I. Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Comment la folie est-elle représentée dans les trois textes du corpus ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire :

Vous ferez le commentaire de l'extrait du *Colonel Chabert* d'Honoré de Balzac (Texte A).

Dissertation

À votre avis, quel intérêt un romancier, et plus largement un artiste, peut-il avoir à mettre en scène des personnages frappés de folie ? Votre réflexion s'appuiera sur les textes du corpus, sur les œuvres étudiées en classe et sur toute autre œuvre connue de vous.

Écriture d'invention :

Racontez à la troisième personne la scène du texte C en adoptant cette fois le point de vue de Pierre. Vous imaginerez son hallucination ; vous vous attacherez particulièrement à rendre compte de la progression de sa folie ; votre écriture mettra en valeur l'évolution des émotions et sensations du personnage par un travail stylistique recherché.